

LE NOUVEL AN DU RÉGISSEUR



Dame des chœurs.—Monsieur le Régisseur, à l'occasion du Nouvel An, veuillez je vous prie, au nom de toutes les dames du chœur accepter quelques boîtes de cigares "Nectar."

Le Régisseur.—Grand merci, mes chères dames de votre délicate attention, c'est certainement le plus agréable cadeau qui pouvait m'être fait.

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

XI

SITKA

(Suite).

En vain des primes avaient-elles été offertes pour la capture de la bande. Ces coquins, aussi redoutés que redoutables, avaient échappé jusqu'alors. Et pourtant, des crimes fréquents, vols et assassinats, avaient répandu la terreur, principalement dans la partie méridionale du territoire. La sécurité des voyageurs, des trafiquants, des employés des compagnies de fourrure, n'était plus garantie, et c'était à des alliés de Karnof que devait être attribué ce nouveau crime.

Lorsqu'il se retira, le docteur Harry laissa la famille très rassurée sur l'état de son hôte.

En se rendant à Sitka, l'intention de M. Cascabel avait toujours été de s'y reposer pendant quelques jours—repos bien dû à son personnel, après un voyage de près de sept cents lieues depuis la Sierra Nevada. En outre, il comptait faire dans cette ville deux ou trois bonnes recettes, qui viendraient grossir son petit pécule.

"Enfants, on n'est plus en Angleterre, dit-il, on est en Amérique, et il est permis de travailler devant des Américains !"

M. Cascabel ne doutait pas, d'ailleurs, que le renom de sa famille n'eût déjà pénétré jusqu'au milieu des populations alaskiennes, et qu'on ne se dit à Sitka :

"Les Cascabel sont dans nos murs !"

Cependant, après une conversation qui eut lieu deux jours plus tard entre le Russe et M. Cascabel, ces projets furent tant soit peu modifiés, sauf en ce qui concernait un repos de quelques jours, nécessité par les fatigues du voyage. Ce Russe—dans la pensée de Cornélia, ce ne pouvait être qu'un prince—savait maintenant quels étaient les braves gens qui l'avaient sauvé, de pauvres artistes forains qui couraient l'Amérique. Tous les Cascabel lui avaient été présentés, ainsi que la jeune Indienne, à laquelle il devait d'avoir échappé à la mort.

Et, un soir, le personnel entier étant réuni, il raconta son histoire, ou du moins, ce qu'il leur importait d'en connaître. Il parlait le français avec une grande facilité, comme si cette langue eût été la sienne, à cela près qu'il faisait un peu rouler les r—ce qui donne au parler moscovite

une inflexion à la fois douce et énergique, à laquelle l'oreille trouve un charme particulier.

Du reste, ce qu'il raconta était extrêmement simple. Rien de très aventureux, rien de romanesque non plus.

Le Russe s'appelait Serge Wassiliowitch—et, à partir de ce jour, avec sa permission, on ne l'appela plus que "Monsieur Serge" dans la famille Cascabel. De tous ses parents, il n'avait plus que son père, qui habitait un domaine situé dans le gouvernement de Perm, à peu de distance de la ville de ce nom. M. Serge, entraîné par ses instincts de voyageur et ses goûts pour les découvertes et recherches géographiques, avait quitté la Russie trois ans auparavant. Après avoir visité les territoires de la baie d'Hudson, il se disposait à opérer une reconnaissance de l'Alaska depuis le cours du Youkon jusqu'à la mer Arctique, lorsqu'il fut attaqué dans les circonstances que voici :

Son domestique Ivan et lui venaient d'établir leur campement sur la frontière dans la soirée du 1^{er} juin, lorsqu'une agression subite les surprit dès leur premier sommeil. Deux hommes venaient de se jeter sur eux. Ils se réveillèrent, se relevèrent, voulurent se défendre. Ce fut inutile, et, presque aussitôt, le malheureux Ivan tomba foudroyé d'une balle à la tête.

"C'était un brave, un honnête serviteur ! dit M. Serge. Voilà dix ans que nous vivions ensemble ! Il m'était profondément dévoué, et je le regrette comme un ami !"

En disant cela, M. Serge ne cherchait point à cacher son émotion ; toutes les fois qu'il parlait d'Ivan, ses yeux humides montraient combien sa douleur était sincère.

Il ajouta que, frappé lui-même à la poitrine, ayant perdu connaissance, il ne savait plus ce qui s'était passé jusqu'au moment où, revenu à la vie, mais sans pouvoir les remercier de leurs soins, il avait compris qu'il se trouvait chez des gens charitables.

Lorsque M. Cascabel eut fait connaître que l'attentat était attribué à Karnof ou à quelques-uns de ses complices, M. Serge n'en parut point surpris, ayant entendu dire que cette bande courait la frontière.

"Vous le voyez, dit-il en terminant, mon histoire n'a rien de curieux ; la vôtre l'est sans doute davantage. Ma campagne devait se terminer par l'exploration de l'Alaska. De là, je comptais revenir en Russie pour revoir mon père et ne plus jamais quitter le toit paternel. Maintenant, parlons de vous, et, d'abord, je vous demanderai comment et pourquoi des Français se trouvent si loin de leur pays dans cette partie de l'Amérique ?

—Des saltimbanques, monsieur Serge, est-ce que cela ne se promène pas partout ? répondit M. Cascabel.

—Si fait, mais je puis m'étonner de vous voir à une telle distance de la France !

—Jean, dit M. Cascabel en s'adressant à son fils aîné, raconte à M. Serge pourquoi nous sommes ici et de quelle façon nous retournons en Europe."

Jean fit le récit des vicissitudes éprouvées par les hôtes de la *Belle-Roulotte* depuis le départ de Sacramento, et, comme il désirait être compris de Kayette, il se servit de la langue anglaise, que M. Serge complétait en employant le langage chinoux. La jeune Indienne écoutait avec la plus vive attention. De cette façon, elle apprit ce qu'était la famille Cascabel, à laquelle elle s'était si étroitement attachée. Elle sut que les saltimbanques avaient été volés de toute leur épargne au moment où ils franchissaient le défilé de la Sierra Nevada pour regagner le littoral de l'Atlantique, et comment, faute d'argent, contraints de modifier leurs projets, ils s'étaient décidés à faire par l'ouest ce qu'ils ne pouvaient plus faire par l'est. Ils avaient alors tourné vers le couchant la façade de leur maison roulante, et traversé l'Etat de Californie, l'Oregon, le Territoire de Washington, la Colombie, pour s'arrêter sur la frontière de l'Alaska. Là, enfin devant les injonctions formelles de l'administration russe, impossible de passer—circonstance heureuse, en somme, puisque cette interdiction leur avait permis de porter secours à M. Serge. Et voilà pourquoi des forains français, et même normands par le chef de la famille, se trouvaient à Sitka, grâce à cette

annexion de l'Alaska aux Etats-Unis, qui leur avait ouvert les portes de la nouvelle possession américaine.

M. Serge avait donné au récit du jeune homme le plus grand intérêt, et, lorsqu'il apprit que M. Cascabel se proposait de regagner l'Europe en traversant toute la Sibirie asiatique, il eut un léger mouvement de surprise, dont personne, d'ailleurs, n'aurait pu comprendre la signification.

"Ainsi, mes amis, dit-il, lorsque Jean eut achevé son histoire, votre intention, en quittant Sitka, est de vous diriger vers le détroit de Behring ?

—Oui, monsieur Serge, répondit Jean, et de le traverser, lorsqu'il sera pris par les glaces.

—C'est un long et pénible voyage que vous avez entrepris là, monsieur Cascabel !

—Long, oui, monsieur ! Pénible, il le sera, c'est probable. Que voulez-vous ? nous n'avions pas le choix. Et puis, des saltimbanques ne regardent guère à la peine, nous sommes habitués à courir le monde !

—Je pense bien que, dans ces conditions, vous ne comptez pas atteindre la Russie cette année ?

—Non, répondit Jean, car le détroit ne sera pas franchissable avant les premiers jours d'octobre.

—En tout cas, reprit M. Serge, ce n'en est pas moins un projet aventureux et hardi.

—Possible, répondit M. Cascabel, mais comme il n'y avait pas moyen de faire autrement... Monsieur Serge, nous sommes pris du mal du pays ! Nous voulons rentrer en France, et nous y rentrerons ! Et, puisque nous passerons par Perm, par Nijni à l'époque des foires... eh bien, nous tâcherons que la famille Cascabel n'y fasse pas trop mauvaise figure.

—Soit, mais quelles sont vos ressources ?

—Quelques recettes qui nous sont échues, chemin faisant, et que j'espère grossir en donnant deux ou trois représentations à Sitka. Précisément, la ville est en fête à propos de l'annexion, et j'imagine que le public s'intéressera aux exercices de la famille Cascabel.

—Mes amis, dit M. Serge, j'aurais eu grand plaisir à partager ma bourse avec vous, si je n'avais été volé.

—Vous ne l'avez point été, monsieur Serge ! répondit vivement Cornélia.

—Pas même d'un demi rouble ajouta César.

Et il apporta la ceinture, dans laquelle se trouvait tout ce qui restait d'argent à M. Serge.

"Alors, mes amis, vous voudrez bien accepter.

—Non, point, monsieur Serge ! répondit M. Cascabel. Pour nous tirer d'embarras, je n'entends nullement que vous risquiez de vous y mettre...

—Vous refusez de partager avec moi ?

—Absolument !

—Ah ! ces français ! dit M. Serge en lui tendant la main.

—Vive la Russie ! s'écria le jeune Sandre.

—Et vive la France !" répondit M. Serge.

C'était la première fois, sans doute, que ce double cri s'échangeait sur ces lointains territoires de l'Amérique !

"Maintenant, assez causé, monsieur Serge, dit Cornélia. Le médecin va vous recommander du calme et du repos, et les malades doivent tous obéir à leur médecin.

—Et je vous obéirai, madame Cascabel, répondit M. Serge. Pourtant, j'ai encore une question à vous poser, ou plutôt une demande à vous faire.

—A vos ordres, monsieur Serge.

—Et même, c'est un service que j'attends de vous...

—Un service ?

—Puisque vous vous rendez au détroit de Behring, voulez-vous me permettre de vous accompagner jusque là ?

—Nous accompagner ?

—Oui ! ce voyage complètera mon exploration de l'Alaska dans l'ouest.

—Et nous vous répondons : Avec bien du plaisir, monsieur Serge ! s'écria M. Cascabel.

—A une condition, ajouta Cornélia.

—Et laquelle ?

—C'est que vous ferez tout ce qu'il faudra pour guérir... sans répliquer !

—A une condition aussi, c'est que, puisque je